



L'humeur blanche de **l'hiver** et la musique  
Page E 3



La **Chine** d'aujourd'hui en trois regards loin des clichés Page E 7

# Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 JANVIER 2017



Une brochette d'une vingtaine de comédiens et de musiciens pour accueillir Bertolt Brecht au TNM

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

## Du Bertolt Brecht au goût du jour

Le TNM rafraîchit *La bonne âme de Se-Tchouan* avec Isabelle Blais dans le rôle-titre

CAROLINE MONTPETIT

**P**eut-on survivre dans un monde en souffrance tout en étant parfaitement bon? La question propose d'emblée un regard critique sur la condition humaine. C'est ce que Bertolt Brecht suggère dans la pièce *La bonne âme de Se-Tchouan*, reprise au Théâtre du Nouveau Monde en ce début de nouvelle année. Ébauchée dans l'Allemagne des années 1930, la pièce se présente ici sous un nouveau jour. Une toute nouvelle version française a été tirée du texte allemand par Normand Canac-Marquis. Quant à la musique de la vingtaine de chansons de la pièce,

elle a aussi été réinventée par Philippe Braut.

C'est donc un Bertolt Brecht complètement rafraîchi qui accueillera sur la scène du TNM une brochette d'une vingtaine de comédiens et de musiciens, à partir du 17 janvier.

Il faut dire que cette pièce de Brecht n'était pas soumise, comme d'autres du même auteur, aux directives posthumes de Brecht, qui souhaitait que *L'opéra de quat'sous*, par exemple, soit toujours joué à l'identique.

L'équipe s'est donc permis d'en retrancher certains passages et certaines chansons, ce qui transforme une pièce de près de quatre heures en un spectacle qui tourne autour de deux heures.

«Il y a déjà eu des productions de *La bonne*

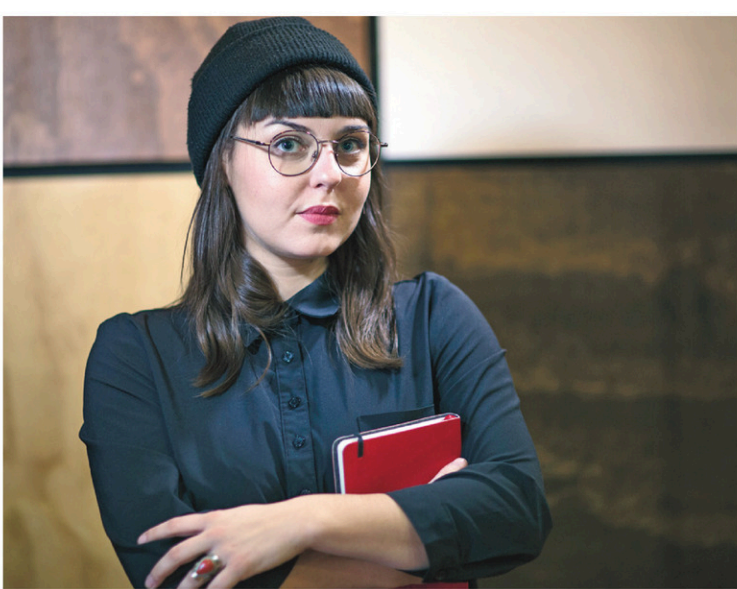
*âme de Se-Tchouan de près de cinq heures*», relève la comédienne Isabelle Blais, qui y tient le rôle principal. Mais le fond de l'histoire demeure le même. Dans une Chine inventée où la pauvreté fait de chacun un rapace, un dieu à la recherche d'une bonne âme fait son apparition sur terre. La seule personne répondant à ses critères est une jeune prostituée du nom de Shen-Té, incarnée par Isabelle Blais. Il lui fait donc don d'un commerce. Une fois devenue propriétaire d'un magasin de tabac, la jeune femme, trop bonne et trop pure, se fait arnaquer par les uns et les autres, qui crévent de faim autour d'elle. Pour survivre dans le monde, elle prend le visage de son cousin, le dur Shui ta.

Ce personnage tient donc un double rôle, incarnant à la fois le bien et le mal.

«C'est la bonne âme et la mauvaise, elle a une double personnalité, dit Isabelle Blais. Elle vit ce conflit, de ne pas être capable d'être une bonne âme. C'est un peu la question que la pièce pose. On veut faire le bien, mais ça va tellement mal autour. Les gens ont tellement faim, il y a tellement de grands besoins, une grande misère. Alors, forcément, on ne pense qu'à soi et les principes prennent le bord.»

Plutôt que de résoudre ces dilemmes, la pièce laisse le soin aux spectateurs de le faire.

VOIR PAGE E 2 : BRECHT



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«J'aime voir la nuit comme le moment où les aliments du réfrigérateur prennent vie», explique l'auteure Laurie Bédard.

POÉSIE

## Laurie Bédard, tête première dans la matière

Nouvelle voix dans la littérature d'ici, l'auteure prône un contact direct avec le réel

JÉRÔME DELGADO

**U**ne belle simplicité, le rire spontané, la parole franche. Laurie Bédard est une de ces personnes avec qui il est bon de tuer le temps. Or, avec elle, avec ses mots plus précisément, on peut plus que tuer le temps: nous y attend la nuit, une *Ronde de nuit*, titre de son recueil de poèmes publié chez Le Quartanier.

«tu marques les temps / par des coups peu importe / c'est la

marche à suivre / la nuit la plaie s'agrandit / à tourner des miroirs / les côtés les plus froids tranchent / des coupures aux lèvres / les plus brûlantes» (extrait de *Tu danses*).

*Ronde de nuit*, son premier recueil de poèmes. Son tout premier livre. Celle qui atteindra les 30 ans en 2017 aurait de quoi pavoiser. Laurie Bédard est cependant une femme posée. Elle reconnaît certes son bonheur d'avoir été publiée. Sans plus.

«Le succès, ce n'est pas tant ce

que je recherche dans la vie. C'est peut-être pour ça que j'écris de la poésie. Je ne deviendrai jamais une vedette», dit-elle, dans l'anonymat d'un café du Plateau.

«Ce que je trouve agréable, poursuit-elle du même souffle, c'est de partager quelque chose. Je trouve intéressant de parler avec quelqu'un qui a lu ce que j'ai écrit. Pas par fierté. Parce que, quelque part, on s'est entendus, on s'est compris.»

Chacun de ses poèmes, qui s'étalent sur des pages et des

pages, est traversé par le tu-toiement. Un choix un brin inconscient, en quête d'un «acte de communication».

**Vive le papier!**

L'année 2016, elle pourrait facilement se l'approprier, dire que c'est son année, celle qui l'a révélée. Ce serait mal la connaître. Même si elle respire la joie de vivre, Laurie Bédard n'a pas le cœur à rire.

VOIR PAGE E 6 : BÉDARD

**La Biennale de Montréal**  
19.10.16 - 15.01.17  
**Le Grand Balcon**

[...] une programmation éclectique, à l'image de la création actuelle, prête à chambouler les idées.

**BNL MTL** **MAC**

Au Musée d'art contemporain de Montréal et dans d'autres lieux  
bnlmtl2016.org

Québec **MAC** **BNL MTL** **MAC**

Photo: Nadine Frackowiak

Le Devoir

# CULTURE › MUSIQUE

CLASSIQUE

## Bach, Mozart, Ravel, Satie et la convoitise

Concordance des temps, quatre œuvres font converger le regard de plusieurs artistes vers elles

CHRISTOPHE HUSS

Difficile de s'y retrouver lorsque plusieurs artistes jettent leur dévolu sur la même œuvre et publient leurs interprétations en même temps. Mais les confrontations sont souvent passionnantes et riches en enseignements. En voici quatre.

### Bach: Les variations Goldberg

Mahan Esfahani (clavecin). DG 479 5929.

Angela Hewitt (piano). Hyperion CDA 68146.

Zhu Xiao-Mei, qui nous a donné un peu plus tôt dans l'année une nouvelle version des *Goldberg*, hélas enregistrée d'un peu trop près, considère qu'il y a « dans la culture chinoise la recherche de l'équilibre et de la sérénité que l'on trouve dans la musique de Bach ». Cet équilibre est exactement ce que recherche Angela Hewitt dans une remarquable nouvelle interprétation

après tant d'années passées avec la musique de Bach. Le petit bémol, comme chez Zhu Xiao-Mei, est technique: une captation à la fois proche (marteaux) et étrangement réverbérée. Cela dit, on est dans le peloton des grands, avec Zhu, Schiff, Tharaud et Perahia.

Esfahani cherche le déséquilibre, le paratire et l'artifice, comme s'il voulait qu'à force de n'y rien comprendre l'auditeur trouve sa démarche frappée du sceau d'un génie qui le dépasse. Un commentateur a qualifié ironiquement cette parution de « disque du moi ». Description irrésistible, résumé parfait.

### Mozart: Concerto pour piano n° 17, K. 453

Jean-Efflam Bavouzet, Manchester Camerata, Gabor Takács-Nagy. Chandos CHAN 10929.

Mitsuko Uchida (piano et dir.), Cleveland Orchestra. Decca 483 0716.

De ces deux grands pianistes, c'est Bavouzet qui prend les risques en imposant ses cadences personnelles. Hélas, on n'y accroche pas du tout. Par prudence, Bavouzet a aussi enregistré les cadences de Mozart, qu'il joint en appendice. Par programmation, on peut donc les rétablir. Bavouzet et Takács Nagy couplent les *Concertos n° 17 et 18* et en donnent des visions logiques, vives, mais unidimensionnelles (orchestre aux timbres ordinaires). Uchida fait du 17<sup>e</sup> *Concerto*, couplé au 25<sup>e</sup>, un concerto de la haute maturité. Le temps est suspendu: de-

puis Serkin-Abbado, on n'avait pas entendu tel sérieux et telle hauteur. L'Orchestre de Cleveland contribue à la poésie magique de ce disque majeur.

### Ravel: L'heure espagnole

Stéphane Deneve, Orchestre du SWR de Stuttgart. SWR Music 19016CD.

Leonard Slatkin, Orchestre National de Lyon. Naxos 8.660 337.

Dès le début, avec des superpositions quasi poétiques des tic-tac chez Deneve, devant une sorte de bruit parasite stressant chez Slatkin, la cause est quasiment entendue. L'ouverture ne fait que confirmer les choses. Slatkin fait jouer un orchestre français comme un orchestre lambda, alors que Deneve (écoutez les textures diaphanes et la souplesse dans les transitions) fait jouer ses Allemands comme des Français. Ceci posé, les deux distri-

butions vraiment francophones sont excellentes, Frédéric Antoun incarne González chez Slatkin alors que Deneve a choisi Yann Beuron. Mais ce qui est récité avec le chef américain est incarné dans la version beaucoup plus subtile du chef français, qui propose une vraie solution de remplacement moderne à l'indécrottable référence signée Lorin Maazel.

### Satie: Œuvres pour piano

Noriko Ogawa (piano Erard, 1890). Bis-2215.

Olga Scheps. Sony 0889853 054022.

Marcel Worms. Zefir Records 9645.

L'œuvre de Satie semble simple, mais peu de compositeurs ont engendré autant de mons-

truosités au disque. Ici, on en glane deux, sur des rives opposées. Marcel Worms leste Satie de tempos impossibles et égale en horreur l'inénarrable Ulrich Gumpert (Nato). L'absence de toucher de Worms et Gumpert n'a d'égale que la

finesse de celui d'Olga Scheps. Mais cette dernière veut « déromantiser » Satie et passe au travers

des œuvres dans une indifférence totale. Noriko Ogawa, chante du juste milieu, l'emporte nettement, d'autant qu'elle pare le compositeur des couleurs d'un magnifique Erard d'époque. La référence reste le disque du regretté Daniel Varsano chez Sony, mais le début d'intégrale d'Ogawa est fort encourageant.

Le Devoir

## BRECHT

SUIITE DE LA PAGE E 1

### Des pistes de morale

Pour Émile Proulx-Cloutier, qui fait partie de l'imposante

distribution de ce spectacle, il n'y a pas de morale dans ce texte, mais plutôt « des pistes de morale ». « Brecht nous met vis-à-vis de nos principes. Ces prin-

cipes se tiennent, mais si tu les pousSES au bout, ou si tu les appliques dans certaines circonstances, si tu n'as pas l'estomac plein, ça sera la bouffe d'abord

et les principes ensuite. »

Loin d'un conte de Noël assorti d'une réflexion sur le don, Émile Proulx-Cloutier y voit « un conte de lendemain de veille de Noël, lorsqu'on a le cerveau qui dégrise, et qui nous met face à la terrible cruauté des hommes ».

Le propos est sombre, donc, mais soutenu par l'esprit de troupe du groupe et aussi des voix splendides, dont celles de Louise Forestier et de France Castel. « Je n'ai jamais écrit autant de chansons pour un seul spectacle », confie Philippe Brault. Les quatre musiciens qui accompagnent les comédiens sur scène se partageront d'ailleurs une quinzaine d'instruments, dont le piano, l'harmonium, les cuivres, les percussions et l'égoïne. Le tout

demeure proche des productions brechtiennes, soutient Brault, qui dit avoir conçu une musique aux consonances européennes, avec des notes chinoises et allemandes.

« Je me suis donné des guides, dit Philippe Brault. Il y a de la musique chinoise harmonisée avec une musique européenne. Il y a aussi des couleurs du cabaret. »

Bien que la province de Sichuan existe vraiment dans la Chine actuelle, le lieu est plus fictif que réel. La Chine est entre autres suggérée à travers des projections vidéo. L'action commence d'ailleurs dans un cabaret allemand, avant de se déplacer subtilement vers ce pays inventé où tous se meurent de faim.

Un pays où l'on s'entredé-

chire pour un bout de pain ou un gros morceau de viande, et qui est peut-être d'ailleurs moins lointain qu'on le pense.

Le Devoir





# JEUNE FILLE

du 24 janvier au 18 février 2017

texte et mise en scène avec Marc Beaupré Stéphane Crête  
Maude Guérin Emmanuelle Lussier-Martinez  
Joanie Martel Monique Miller Gilles Renaud

une coproduction ESPACE GO + L'ACTIVITÉ

THÉÂTRE ESPACE GO | BILLETTERIE: 514 845-4890 | ESPACEGO.COM

PARTENAIRE DE SAISON











Une présentation



En collaboration avec



DÈS LE 17 JANVIER,  
UN GRAND THÉÂTRE MUSICAL...  
19 COMÉDIENS ET MUSICIENS SUR SCÈNE!  
TNM.QC.CA



65 ANS  
SAISON 16/17



## LA BONNE ÂME DU SE-TCHOUAN DE BERTOLT BRECHT

+ NORMAND CANAC-MARQUIS + LORRAINE PINTAL

MUSIQUE ORIGINALE ET DIRECTION MUSICALE PHILIPPE BRAULT

AVEC ISABELLE BLAIS, FRANCE CASTEL, VINCENT FAFARD, LOUISE FORESTIER, BENOIT LANDRY, JEAN MAHEUX, JEAN MARCHAND, BRUNO MARCIL, PASCALE MONTREUIL, DANIEL PARENT, MARIE-EVE PELLETIER, ÉMILE PROULX-CLOUTIER, SYLVAIN SCOTT, LINDA SORGINI, MARIE TIFO



LES BELLES SOIRÉES  
LES APRES-MIDI AINSI

### LES BEAUX ENTRETIENS!

UNE GRANDE ENTREVUE AVEC LORRAINE PINTAL  
ANIMATION EXCEPTIONNELLE DE CAROLINE LAVOIE

LUNDI 23 JANVIER DE 14 H À 16 H SUR LA SCÈNE DU TNM

INFOS ET RÉSERVATIONS  
BELLESOIREES.UMONTREAL.CA

QUARTIER DES SPECTACLES MONTREAL

## CULTURE › MUSIQUE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pour Keith Kouna, chanter l'hiver comporte un risque: celui de paraître «folklorique».

PENSER LA NEIGE EN MUSIQUE

## Les sons de l'hiver

Image de mort ou de vie, la neige porte en elle un symbolisme qui alimente les créateurs

Comment les artistes d'aujourd'hui pensent-ils la neige dans leurs œuvres? Entre technique et poétique, symbolisme et syncrétisme, *Le Devoir* explore cette humeur blanche qui colore nos imaginaires. Dans ce dernier volet, la neige parle à l'oreille. Impressions avec trois créateurs: l'auteur-compositeur-interprète Keith Kouna, le beatmaker VLooper et la compositrice Joane Héту.

PHILIPPE RENAUD

Les grands noms de la musique québécoise ont chanté la neige et mis en musique ces hivers qui définissent le peuple nordique que nous formons: Vigneault avec *Mon pays*, Charlebois avec *Demain l'hiver*, Plume avec *L'hiver (Y fait pas chaud)*. Le répertoire enneigé est vaste... pour autant que l'on retourne quatre ou cinq décennies en arrière. Quid de la neige fraîche dans l'imaginaire des créateurs contemporains? Kouna, auteur-compositeur-interprète et membre du groupe punk Les Goules, juge que chanter la neige pose un risque: celui de paraître «folklorique». «Tu ne veux pas tomber dans le cliché... Cela dit, de belles chansons sur le thème de la neige et de l'hiver ont été écrites ici. Je pense à Charlebois, par exemple.»

Keith Kouna s'est imposé le thème de l'hiver et de la neige en faisant paraître en décembre 2013 une superbe version française de *Winterreise* de Franz Schubert, sous le titre *Voyage d'hiver*. Or, n'eût été son amour pour les airs du cycle de lieder que Schubert a composés peu avant son décès prématuré en 1828, «je ne suis pas certain que je serais allé aussi loin que ça dans le thème de la neige et de l'hiver, dit-il. En tout cas, ça a été un exercice intéressant que d'être obligé d'aborder l'hiver de front — l'hiver et la neige, avec tout le symbolisme que ça porte... pas tellement joyeux», ajoute le musicien, qui abhorre le froid et la neige.

Il a ainsi chanté l'hiver «en tant que [symbole pour la] mort, par exemple». C'était le sens, par ailleurs maintes fois repris dans des œuvres musicales, que Schubert lui confèrait dans son cycle *Winterreise*; si l'hiver représente une mort, la neige est son linéol.

Et pourtant, pour le compositeur hip-hop VLooper, la neige est plutôt associée à la vie, pour des raisons bien personnelles. «Je suis un enfant du mois de novembre, qui est censé être la période la plus difficile d'une année pour le moral.» Son enfant est né à la fin de l'automne aussi; l'hiver qui a suivi l'a comblé de bonheur, lui inspirant les grooves de *Snouloops* (traduction: boucles de neige), un disque de hip-hop électronique instrumental immaculé, bon esprit, léger et rassurant, qu'il a lancé en 2012.

## L'hiver fondateur

Kouna et VLooper constatent, eux aussi, que la neige n'est pas un thème de prédilection des compositeurs d'ici. Car, affirme de son côté la compositrice Joane Héту, «généralement, ce sont les rapports humains qui inspirent, par-dessus tout».

Fondatrice de la maison de disques Ambiances magnétiques spécialisée en musique actuelle, Héту a composé et enregistré un triptyque de disques consacrés à la neige et à l'hiver: *Musique d'hiver* (2001), *Nouvelle musique*

*d'hiver* (2007) et *Récits de neige* (2010). Dès qu'elle s'est attelée à la composition du premier album, elle avait l'intuition que le thème demandait qu'elle l'explore sur trois disques, «mais je n'ai pas choisi ce thème, la neige, l'hiver. La neige s'est imposée».

Que l'on s'y fasse ou non, elle est là, nous enveloppe au moins quatre mois par année, le Québécois moyen n'y échappant qu'à moins d'un voyage dans le Sud. «J'ai décidé il y a longtemps que l'hiver faisait partie de moi, et que j'étais en accord avec ça», dit-elle, ajoutant avoir toujours été fascinée par le Grand Nord et le pays inuit. «Inévitablement, ça jailli dans ma création.»

Ses trois albums sont divisés en quatre mouvements, d'abord pour symboliser les quatre mois de l'hiver québécois. Sa musique, aux orchestrations chargées d'images nordiques, est pourvue de textes, chantés de manière opératique ou narrés, qui illustrent le propos. Pour *Nouvelle musique d'hiver*, «j'ai travaillé l'aspect ethnologique [de la neige et de l'hiver]. Parce que c'est fondateur, l'hiver québécois — imagine les premiers colons arrivés ici, le choc de l'hiver et de la neige». Beaucoup de recherche sur la neige et l'hiver a alimenté sa création, allant des «types de vents d'hiver à la sorte de bois qu'on utilise pour se chauffer, et tous les qualificatifs qu'on peut donner à la neige».

Les instruments à vent et les percussions imitent le son de la neige — parce que la neige a un son, «mais pas d'odeur. En tout cas, je n'en ai pas encore trouvé», lance Joane Héту en rigolant. Elle a plusieurs sons, la neige: elle craque sous nos pas lorsqu'il fait très froid, elle fait «fouche» quand elle devient de la sloche... Et quand tu fais du ski, le son de la neige est complètement différent. Tu comprends à quelle neige tu as affaire juste en entendant le son», dit-elle.

## Appel à la lenteur

La neige devient rapidement un obstacle dans nos vies lorsqu'elle s'accumule dans les rues et sur les trottoirs. Accidentellement, elle devient aussi un moment propice de création pour ces trois artistes. «Il y a un sentiment d'intériorité avec la neige et l'hiver, surtout que je ne suis pas tellement amateur de sports hivernaux. C'est une saison qui appelle à la réflexion, à la lenteur», concède Keith Kouna, qui dit créer abondamment dans ce contexte — il travaille présentement à l'écriture des chansons de son prochain album solo.

VLooper, qui se proclame «plus porté sur les canicules que sur la neige», lancera le 20 janvier un nouveau mixtape intitulé *Queendom*, composé et enregistré avec sa blonde Modlee. «Et, manifestement, le son, l'ambiance de ce mixtape me fait penser à l'hiver. J'associe ma création à l'idée du froid et de la neige, mais à prendre au second degré: je n'évoque pas l'hiver tel quel, non, mais l'envie de représenter d'une certaine manière notre nordicité est présente.»

«Entre Noël et la fin de janvier, c'est un moment propice à la composition», affirme Joane Héту, qui prépare une grande fête musicale au Gesù le 16 février pour souligner les 25 ans de sa maison de disques. «Je ne sais plus combien de mes œuvres j'ai composées durant ces moments-là. J'adore le son de l'hiver, la tranquillité. Après une tempête de neige, c'est sans doute un des moments les plus paisibles, même lorsqu'on habite en ville...»

Collaborateur  
Le Devoir

## THÉÂTRE

## Crime, mensonges et médias sociaux

Dans une pièce policière, François Archambault recadre l'image de soi qu'il faut préserver à tout prix

MARIE LABRECQUE

Un grand succès peut être intimidant pour un créateur. Pour sa première longue pièce solo depuis le touchant *Tu te souviendras de moi*, il y a trois ans, une œuvre qui sera d'ailleurs montée dans sa version anglophone au Centaur en mars, François Archambault savait qu'il devait aller «complètement ailleurs». Inutile de chercher à reproduire quelque chose qui lui échappe, de toute façon. «Le succès de la pièce, je m'en rends compte, tient beaucoup à la résonance qu'elle a chez les gens», explique le dramaturge dans la salle de répétitions de La Licorne, sa «famille» théâtrale. «Ma job d'auteur est d'y aller avec mes préoccupations et, si ça des échos dans la salle, tant mieux. Mais je ne peux pas commencer à penser à ce que le public aura envie d'entendre.»

Inspirée par la lecture de *Crime et châtiment* de Dostoïevski, *Une mort accidentelle (ma dernière enquête)* met en scène un meurtre et une enquête policière. Une première pour Archambault. «J'ai eu le flash du début de la pièce. Et de sa finale. Après, j'ai moi-même un peu procédé comme un enquêteur: j'essayais de voir comment le protagoniste pouvait en arriver à la scène finale, et de comprendre pourquoi il mentait. Au départ, je pensais écrire une pièce sur le crime, le châtiment, le pardon. Puis je me suis rendu compte que, finalement, elle parle beaucoup du mensonge. De l'imposture.» Celle que représente la vie du personnage central, un jeune chanteur populaire dont l'identité est définie par son image publique.

Révélee par une émission de style *La voix*, la vedette tue sa conjointe, une célèbre animatrice télé, à la suite d'une dispute. Un accident, assure-t-il à ses parents, qui acceptent de lui fournir un alibi. Mais au milieu du cirque médiatique, la perception du crime échappe de plus en plus à Philippe. Comme la réalité... «Je réalise que, ce qui m'intéresse au théâtre, ce sont les personnages en représentation. Des êtres qui jouent un rôle et qui ont l'air d'être en contrôle de la situation, mais qui derrière sont complètement démunis. Même Édouard, dans *Tu te souviendras de moi*, est un personnage public qui veut cacher sa maladie, et à la fin, il doit se dépouiller de son personnage pour être dans une relation vraie avec la jeune fille. Dans *Une mort accidentelle*, le protagoniste tente aussi de préserver son image, et lorsqu'il en arrive à se débarrasser de cette image, il ne reste rien [de lui]. Sa chute est encore plus brutale.»

Sans en avoir eu l'intention au départ, le dramaturge aborde ainsi la société du spectacle, où les vedettes — «les rois et les princes de notre époque» — doivent correspondre à une vision parfaite qui finit par les dépasser. Mais contrôler la représentation de soi et protéger son statut, chaque quidam le fait désormais, à son échelle. «C'est quelque chose qui m'intéresse avec les médias sociaux: comment on gère maintenant les petites catastrophes qu'il faut ca-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

«Je réalise que, ce qui m'intéresse au théâtre, ce sont les personnages en représentation», confie François Archambault.

cher. L'image qu'on cherche à projeter.»

Sa propre incursion dans le merveilleux monde de Facebook fut brève. François Archambault parle d'une saturation d'informations — sans même avoir la certitude de leur véracité — qui donne l'illusion que transférer un message qui nous indigne remplace l'action et «nous décharge de notre responsabilité de citoyens». Un espace qui consacre la primauté de l'émotivité sur la réflexion. «On veut être le premier à partager cet article intéressant qui provoque des réactions, et il y a une espèce de surenchère pas du tout rationnelle, parce que plus on obtient de réactions et plus on se sent valorisé. Et parfois on partage un article dont on a lu seulement le début. Il y a là quelque chose de vraiment troublant. On a l'impression qu'on est de plus en plus dans l'apparence. Cela me préoccupait déjà dans les années 1990, mais maintenant, c'est décuplé.»

## Tragédie absurde

Même si l'idée d'origine était de «s'essayer à la «tragédie», *Une mort accidentelle* est teintée d'humour et dérive vers l'absurde. «Quand j'écris, je ne pense pas à créer une comédie. Mais l'absurde m'a toujours intéressé. Mes premières pièces ressemblaient à du Ionesco. À l'École nationale de théâtre, j'ai commencé à intégrer le réel dans l'absurde.» Et c'est cette zone déstabilisante, qui suscite le rire chez les uns et pas chez les autres, qui intéresse l'auteur de *La société des loisirs*, parce qu'elle force le public à réfléchir après-coup à ses réactions. «Le spectateur est obligé de se repositionner par rapport à l'histoire qu'il a entendue. C'est un genre périlleux.» La

ligne est difficile à trouver, estime le dramaturge, mais si les acteurs parviennent à la vérité — et la création bénéficie d'une très forte distribution —, la pièce «devient drôle et tragique en même temps».

François Archambault précise que la comédie ne s'exerce pas sur le féminicide, mais sur les réactions que cette mort génère chez des personnages qui «vont loin dans leur désir de nier ce qui est arrivé, de cacher leur douleur». Car même si son œuvre est complètement différente, il s'inquiète que sa pièce partage un peu la même prémisse que *Nos femmes*, dont la récente présentation chez Du-cette a suscité un accueil critique polémique. Le dramaturge était conscient durant l'écriture de l'importance de ne pas banaliser la violence contre les femmes. C'est pourquoi il a tenu à donner un droit de parole au personnage, même après son assassinat. Comme cela arrive souvent sur les pages Facebook d'individus déçus, la victime continue ainsi à vivre à travers les réseaux sociaux. «Je trouvais que c'était une intéressante incarnation du spectre shakespearien.»

Être ou ne plus être sur Facebook, telle est la question...

Collaboratrice  
Le Devoir

## UNE MORT ACCIDENTELLE (MA DERNIÈRE ENQUÊTE)

Texte: François Archambault. Mise en scène: Maxime Denomé. Avec Annick Bergeron, Denis Bernard, Micheline Bernard, Pierre-Yves Cardinal, Stéphane Jacques, Marie-Pier Labrecque, Roger La Rue et Marie-Hélène Thibault. À La Licorne, du 17 janvier au 25 février.

**DANSE DANSE**

CRÉATEUR DU MOUVEMENT

CGI

Billet à partir de 36,50 \$

**DANSEDANSE.CA**

placedesarts.com

**BATSHEVA DANCE COMPANY**

LAST WORK

UNE CHORÉGRAPHIE DE

**OHAD NAHARIN**

**19. 20. 21 JANVIER** Théâtre Maisonneuve

Soutenu généreusement par l'Ambassade d'Israël et le Consulat général d'Israël à Montréal

Éclairages: Avi Yona Bueno (Bambi) Trame sonore: Maxim Warratt

Musique originale: Grischa Lichtenberger Scénographie: Zohar Shoef

Costumes: Eri Nakamura Assistants à la création: Ariel Cohen, Guy Shomroni

Photo de Gad Dagon

CINE  
OUTREMONT  
Montréal  
theatreoutremont.ca  
514 495-9944, #1

RETOUR CHEZ MA MÈRE  
de Éric Lavaine (France)  
AVEC ALEXANDRA LAMY, JOSIANE  
BALASKO ET MATHILDE SEIGNER  
Le lundi 9 janv. | 16 h et 19 h 30 8,50\$

CULTURE  
CINÉMA

## Trois femmes à la conquête des étoiles

Les figures de l'ombre raconte avec éclat un pan méconnu de l'histoire des Noirs

LES FIGURES DE  
L'OMBRE (V.F. DE HIDDEN  
FIGURES)

★★★★  
Drame historique de Theodore Melfi. Avec Taraji P. Henson, Octavia Spencer, Janelle Monae, Kevin Costner, Kristen Dunst, Jim Parsons et Glen Powell. États-Unis, 2016, 127 minutes.

MANON DUMAIS

Si l'histoire a retenu le nom de John Glenn (charmant Glen Powell), on ne peut en dire autant des noms de la mathématicienne Katherine Johnson, de l'informaticienne Dorothy Vaughn et de l'ingénieure Mary Jackson (éblouissantes et conquérantes Taraji P. Henson, Octavia Spencer et Janelle Monae). Or, sans ces trois brillantes scientifiques afro-américaines, l'astronaute n'aurait peut-être jamais conquis l'espace.

Éclatante page d'histoire méconnue de l'histoire des Noirs, *Les figures de l'ombre*, de Theodore Melfi, rend un vibrant hommage à ces fières et courageuses pionnières. Avec un soupçon d'humour, une grande humanité et du panache à revendre, le réalisateur rappelle qu'en plus du sexisme ordinaire, ces



Ce drame historique regorge de scènes choquantes qui font encore cruellement écho, mais *Les figures de l'ombre* s'avère un film optimiste et tonique.

femmes ont dû chaque jour se battre contre le racisme systémique de l'Amérique ségrégationniste.

Il en faudra, du temps, à Al Harrison (formidable Kevin Costner), chef de la mission Friendship 7 du projet Mer-

cury, pour découvrir que Katherine perd des minutes précieuses sous prétexte qu'elle ne peut utiliser les mêmes toi-

lettes que ses consœurs et doit se rendre dans un autre pavillon. La lutte sera longue pour Mary, qui voudra entrer

à l'université afin d'y décrocher un diplôme d'ingénierie. Elle le sera tout autant pour Dorothy, qui essuie le froid refus de sa supérieure hiérarchique (impeccable Kristen Dunst) chaque fois qu'elle lui demande le titre de superviseur du département d'informatique... qu'elle supervise déjà.

Alors qu'il raconte les ambitions et déceptions de la NASA, coiffée au poteau par les Russes qui venaient d'envoyer Youri Gagarine dans l'espace, Melfi dénonce sans détour le mépris, l'hypocrisie ou l'indifférence du personnel blanc à l'égard des gens de couleur dans l'atmosphère clinique de la NASA. Ce faisant, il évoque en catimini le climat de violence des années 1960.

Certes, ce drame historique regorge de scènes choquantes qui font encore cruellement écho. Mais avec sa direction artistique pimpante et l'entraînante trame sonore de Pharrell Williams, *Les figures de l'ombre* s'avère un film optimiste et tonique qui fait du bien et qui force l'admiration envers ces femmes injustement négligées par les historiens.

Collaboratrice  
Le Devoir

## Simulacre dramaturgique pour une pionnière de la danse moderne

Stéphanie Di Giusto revisite le parcours de Loïe Fuller avec des libertés peu inspirées

LA DANSEUSE

★★ 1/2  
Drame biographique de Stéphanie Di Giusto. Avec Soko, Mélanie Thierry, Gaspard Ulliel, Amanda Plummer, Lily-Rose Depp, François Damians. France, 2016, 108 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

À présent connue principalement du milieu de la danse, Loïe Fuller fut pourtant, en son temps, l'une des plus grandes vedettes de la scène européenne. Américaine à Paris, Fuller s'y réinventait et, ce faisant, révolutionna le 6<sup>e</sup> art. Le drame biographique *La danseuse* revient sur la vie peu banale de cette pionnière passionnée.

D'emblée, la photographe de mode et réalisatrice Stéphanie Di Giusto déstabilise en

démarrant son récit non pas aux Folies Bergères, où Loïe Fuller connut la gloire, mais dans l'Ouest américain sauvage où, aux côtés de son père alcoolique, elle se rêvait actrice. Le lyrisme boueux des images rappelle *McCabe and Mrs Miller*, de Robert Altman, et on attend le meilleur.

À cet égard, la facture du film est tout bonnement magnifique, alors que Di Giusto enchaîne une série de tableaux savamment composés et photographiés, tantôt unis les uns aux autres par des travelings gracieux, tantôt isolés ou placés en exergue dans la mémoire au détour d'un fondu au noir.

À l'aube de la gloire

Après l'assassinat de son père, Loïe vit un moment auprès de sa mère dans un établissement religieux de New York.



Soko dans la peau de la danseuse Loïe Fuller

C'est sur les planches, dans le rôle muet d'une patiente sous hypnose, qu'elle créa l'ébauche de la danse des voiles qui allait faire sa renommée. Drapée de blanc, ses bras prolongés par des tiges de bois, elle se mit à dessiner avec le mouvement, l'étoffe et la lumière une succession de formes évoquant un papillon, une fleur... Le public fut subjugué.

Devant l'écran, on l'est également, d'autant que Soko, vue dans *À l'origine*, est magnétique dans le rôle-titre.

Installée en France, Loïe Fuller perfectionna sa technique et peaufina l'apport des éclairages, décrochant plusieurs brevets au passage (Pierre et Marie Curie comptaient parmi ses admirateurs). L'une des artistes les mieux rémunérées d'Europe, elle ouvrit une école de danse où se pointa un jour une certaine Isadora Duncan (Lily-Rose Depp, un mauvais choix de casting), qui, éventuellement, l'éclipsa.

Arrivant environ au mitan, cette dernière, présentée comme une antagoniste, représente un point de bascule narratif. Jusque-là singulier et envoûtant, à l'instar de sa protagoniste, le film se meut en une variation assez convenue de l'archétype *Eve* (Joseph L. Mankiewicz, 1950) où une actrice mûre est supplantée par une jeune intrigante dont elle s'était fait le mentor. Toute la seconde moitié est consacrée à la déchéance — relative dans les faits — de Fuller, qui vit lui échapper son statut d'avant-gardiste.

Injustifiable omission

On est également déçu par le traitement réservé à la sexualité de l'héroïne, ouvertement lesbienne — elle vécut en couple avec Gabrielle Bloch jusqu'à sa mort, en 1928. Dans son scénario, Di Giusto préfère, inex-

pliquement, inventer une relation amoureuse avec un certain Louis, une figure masculine entièrement fictive. Gaspard Ulliel (*Juste la fin du monde*) confère un certain panache à ce personnage mal esquissé d'héritier pâle et souffreteux.

Bloch est présente dans l'histoire, mais reléguée au rang d'assistante de Fuller. Excellente dans le rôle, Mélanie Thierry (*Le règne de la beauté*) parvient, au détour d'un regard, d'un silence, à suggérer de manière fugitive un désir que, d'évidence, la cinéaste n'a pas souhaité mettre en scène. Un chaste baiser entre Fuller et Duncan tient lieu d'unique allusion saphique.

Dans ce contexte révisionniste, l'épisode apparaît plus titillant que pertinent.

Pas une première

Pour le compte, on pense un peu au film *Le jeu de l'imitation*, de Morten Tyldum, qui louvoyait quant à l'homosexualité d'Alan Turing, héros déchu de la Deuxième Guerre mondiale. Le sujet serait-il donc redevenu tabou?

Quoi qu'il en soit, il est dommage qu'en ramenant à l'avant-scène une pionnière aussi fascinante que Loïe Fuller, Stéphanie Di Giusto ait choisi de coller à sa vie professionnelle, mais de gommer sa vie privée.

Pour l'anecdote, la cinéaste a justifié sa décision en déclarant: «J'avais besoin d'une présence masculine dans ce film peuplé de femmes.»

Misère... Aussi beau à regarder soit-il, son film aurait été mieux servi par davantage de fidélité, le simulacre dramaturgique qu'elle a privilégié n'étant, en l'occurrence, pas des plus inspirés.

Le Devoir

## Le garçon et la mort

Quelques minutes après minuit traite avec finesse de deuil et de filiation

QUELQUES MINUTES  
APRÈS MINUIT  
(V.F. D'A MONSTER CALLS)  
★★★ 1/2  
Drame fantastique de J. A. Bayona. Avec Lewis MacDougall, Sigourney Weaver, Felicity Jones et la voix de Liam Neeson. Royaume-Uni-États-Unis-Espagne-Canada, 2016, 109 minutes.

MANON DUMAIS

Le cinéaste espagnol J. A. Bayona (*L'orphelinat*, *L'impossible*) n'a pas son pareil pour traiter des angoisses de l'enfance en mêlant le tout d'horreur tour à tour réaliste et fantastique. Qu'on lui ait confié l'adaptation du roman de Patrick Ness, *Quelques minutes après minuit*, inspiré par l'histoire de l'auteure Siobhan Dowd, décédée d'un cancer en 2017, ne pouvait certes mieux tomber.

Évoquant *Peter et Elliott le dragon* de David Lowery et *Le bon gros géant* de Steven Spielberg, tous deux sortis l'an dernier, ce drame fantastique d'une charmante esthétique gothique va plus loin dans l'émotion et dans la gravité. Par moments éprouvant et cruel, l'ensemble rappelle davantage l'univers de Charles Dickens et de Hans Christian Andersen.

Campé dans un village industriel anglais semblant avoir été oublié par le temps, *Quelques minutes après minuit* met en scène le jeune Conor (prodi-

gieux Lewis MacDougall) qui, angoissé par la maladie de sa mère (émouvante Felicity Jones), par l'intimidation dont il est victime à l'école et par l'idée d'aller vivre chez sa grand-mère qu'il n'aime pas (sobre et touchante Sigourney Weaver), reçoit la visite d'un monstre issu d'un arbre centenaire (imposante et enveloppante voix de Liam Neeson). Afin d'apaiser les tourments du gamin, le géant sylvestre lui racontera trois contes et exigera, le moment venu, que ce dernier lui raconte en retour le cauchemar qui hante ses nuits.

Si on peut reprocher au film de verser au dernier acte dans le mélodramatique, force est d'admettre que J. A. Bayona signe une adaptation sensible et spectaculaire du roman de Patrick Ness. Traitant avec finesse du deuil, de filiation et du pouvoir de l'imagination, le doué réalisateur tire profit tant des douces scènes intimistes entre Conor et sa mère, des scènes sans pitié où il est persécuté à l'école, que des scènes cauchemardesques exprimant la violence de ses émotions. Mieux encore, il parvient à rendre crédible la créature géante, alter ego tantôt effrayable, tantôt attachant, du jeune héros, tout en traçant le portrait délicat d'un artiste en herbe. En résulte un récit d'apprentissage plus subtil qu'il n'y paraît.

Collaboratrice  
Le Devoir



Afin d'apaiser les tourments du jeune Conor, un géant sylvestre lui racontera trois contes et exigera, le moment venu, que ce dernier lui raconte en retour le cauchemar qui hante ses nuits.

LE DEVOIR métropole films DANSE DANSE

GAGNEZ UNE PAIRE DE BILLETS POUR LE SPECTACLE DE LA BAT SHEVA DANCE COMPANY OU POUR VOIR LE FILM

MR. GAGA

SUR LES PAS D'OHAD NAHARIN

UN FILM DE TOMER HEYMANN

AU CINÉMA LE 20 JANVIER

POUR PARTICIPER, VISITEZ LE [concoursmetropolefilms.com](http://concoursmetropolefilms.com)

La promotion aura lieu sur le site web du 7 au 11 janvier inclusivement et le tirage se fera le 12 janvier 2017. Un gagnant recevra une paire de billets pour le spectacle et pour le film et 9 gagnants recevront une paire de billets pour voir le film en tout temps. Règlements disponibles chez Métropole Films.

BATSHEVA DANCE COMPANY

19. 20. 21 JANVIER – Place des Arts

LAST WORK d'Ohad Naharin

DANSEDANSE.CA

metropolefilms.com

## CULTURE DE VISU



MAISON DES ARTS DE LAVAL

Dans *L'art est vivant*, la commissaire invitée Anne-Marie Belley fait plus que montrer des morceaux de nature, que celle-ci soit végétale, animale ou minérale.

## Morceaux de nature vrais et simulés

À la croisée de l'art et de la science, l'exposition-laboratoire *L'art est vivant* honore la matière

### L'ART EST VIVANT

Maison des arts de Laval, salle Alfred-Pellan  
1395, boul. de la Concorde  
Ouest  
Jusqu'au 5 février

### MARIE-ÈVE CHARRON

En art, le « vivant » est un thème récurrent, comme en témoignait le numéro de la revue *Esse, arts + opinions* consacré au sujet le printemps dernier. Au tour d'une exposition de s'y pencher à la Maison des arts de Laval, où la nature passe de représentations artistiques à matière bien en vie. Insérés parmi les œuvres, des documents scientifiques montrent la porosité entre des mondes plus que jamais appelés à se rencontrer à la faveur des biotechnologies.

Dans *L'art est vivant*, la commissaire invitée Anne-Marie Belley fait plus que montrer des morceaux de nature, que celle-ci soit végétale, animale ou minérale. Elle part de l'expression « l'art vivant », employée par les peintres modernes québécois dans les années 1930 et 1940. Cette expression désignait un art en rupture avec l'art régionaliste ou académique, et donc plus enclin à intégrer les références avant-gardistes de la peinture européenne, pour qui les nouvelles formes d'expression tendaient vers l'abstraction. L'imagerie scientifique, faite de visions microscopiques ou macroscopiques, voire de réalités non visibles émanant de l'inconscient, a largement contribué à renouveler le vocabulaire visuel de cet art moderne. D'où ce croisement déjà singulièrement amorcé entre arts et sciences.

L'exposition est composée d'œuvres historiques issues de cette époque et d'œuvres actuelles, qui en poursuivent et en modifient les enjeux. Les sous-thèmes « *Formes* » et « *Matières* » structurent sans fermeté l'accrochage en voulant départager des productions où les artistes représentent des phénomènes vivants et d'autres où le vivant s'exprime de lui-même. L'ancrage historique et la confluence entre les arts et la science de l'exposition s'affirment grâce aux prêts du Musée national des beaux-arts du Québec, du Musée Armand-Frappier, de l'Institut national de recherche scientifique et de l'Insectarium de Montréal.

### Mimétisme

Par sa configuration même, l'exposition a quelque chose d'organique et se prête au butinage, de noyaux en noyaux créés entre les œuvres et les artefacts d'époques confondues. Les abstractions et les œuvres semi-figuratives de Riopelle, de Pellan et de Borduas

sont vues en proximité avec les huiles et les sculptures récentes de Pierre-Yves Girard, dont l'imagerie est parente. Suivant les titres, ses œuvres découlent d'une « reproduction par sélection », comme il en est des espèces vivantes.

Loin d'une nature morte figurative à la Ozias Leduc ou à la Louis Muhlstock, donnés en exemples, la toile *Courant sous-marin* (1976) de Marian Dale Scott épouse aussi plus franchement un langage abstrait, mais reste néanmoins fondée sur l'imitation de la nature. Cette approche est également empruntée par les artistes actuels Laurent Lamarche et Amélie Proulx dans leurs sculptures et leurs images. Le premier exploite le plastique et la seconde, la céramique pour engendrer des formes qui rappellent la nature, telles des micro-organismes ou des végétaux. Les deux font mentir la matière avec des propositions qui oscillent entre la croissance et la fixité mortifère. Le leur est après tout gage de survie dans la nature, comme le montre un spécimen épinglé de « phyllie », cet insecte qui, sans mal, est confondu à une feuille. La prise est du pionnier de l'art moderne Jacques De Tonnancour, contribution marquée dans l'expo par un de ses « tableaux-fossiles », finalement converti à l'entomologie.

Le vivant est plus littéralement intégré dans les autres œuvres de l'exposition, qui reposent d'ailleurs aussi sur un maillage plus étroit avec la

science. Tel le biotextile pratiqué par WhiteFeather à partir de cellules de souris et de poils de cheval dans un incubateur. Plus exubérantes, les cultures de champignons d'Annie Thibault et de plantes de Kelly Andres sont en prolifération à moitié contrôlée. Elles repensent la place de l'humain par rapport à d'autres espèces, tout comme la végétation en serre miniature de Daniel Corbeil et les poissons en aquarium de Claire Kenway dans des installations qui assignent une place au visiteur, ainsi frappé par la fragilité du vivant, mais aussi par son extraordinaire résilience.

Ces derniers exemples participent d'un tournant dans la façon d'aborder le vivant non humain qui remet en question l'anthropocentrisme moderne et qui se veut non spéciste. Or, ces enjeux ne sont pas évoqués dans l'exposition qui, bien qu'elle fourmille de bonnes idées, en conduit peu à terme alors que les œuvres auraient mérité des cartels explicatifs. Une section avec des livres scientifiques et des dossiers fait d'ailleurs l'aveu d'un travail de recherche en chantier que la commissaire en herbe mène justement pour son doctorat en histoire de l'art sur l'art biotechnologique. Dans ses escales à venir, dont Val-d'Or, il ne serait pas surprenant de voir l'exposition se bonifier. Et sa matière vivante se transformer.

Collaboratrice  
Le Devoir

## JEUNESSE

## ENTREVUE

## Sarah-Maude Beauchesne, l'éternelle adolescente

De ses angoisses, l'auteure a su tirer des univers fictifs qui plaisent aux jeunes

Elle coscénarise la série télévisée pour la jeunesse *Le chalet*, qui reprend son envol pour une troisième saison en ce début d'année sur les ondes de Vrak. Elle peaufine la suite des aventures romanesques de son personnage Billie Fay tout en planchant sur l'adaptation au cinéma de *Cœur de slush*. Tout semble réussir à l'auteure Sarah-Maude Beauchesne, qui capte l'adolescence avec précision, sans doute parce qu'elle en est toujours beaucoup imprégnée.

### MARIE FRADETTE

Les apparences sont parfois trompeuses. À 26 ans, l'auteure et scénariste Sarah-Maude Beauchesne n'est pas très loin de son adolescence, où elle puise la majeure partie de son inspiration. Ces univers fictifs qui plaisent aux adolescentes sont des morceaux de vie rapaillés dans ses journaux intimes, qui lui permettent de retrouver l'essence d'une émotion, le détail d'une situation, et de retranscrire avec très peu d'invention ses propres expériences. Et les adolescentes adorent.

« *Billie, le personnage principal de Cœur de slush et de Lèche-vitrines, est inspirée à 90% de moi, de qui j'étais et de qui je suis aujourd'hui. Le but était vraiment de créer des personnages dans lesquels on pouvait se reconnaître* », explique la jeune créatrice, vive, allumée, généreuse dans une entrevue accordée au *Devoir*.

Créer l'illusion du réel, rejoindre les jeunes filles, les aider à se comprendre est l'objectif premier de l'auteure. « *Si ça peut aider les jeunes à se poser les vraies questions, je suis contente. Que ce ne soit pas juste un pur divertissement* ». Sans prétendre éduquer son lectorat ou les téléspectatrices de la série *Le chalet*, Sarah-Maude espère apporter un peu de douceur, de réconfort, à ses fans. « *Oui, c'est rough par bouts, l'adolescence, mais, au bout du compte, tout ça va t'aider à te construire. Toutes mes angoisses m'ont obligée à me poser des questions. C'est important d'assumer nos angoisses, nos insécurités, et surtout de ne pas les négliger* ».

### Tenir un propos nuancé

Si *Cœur de slush* et *Lèche-vitrines* plaisent davantage aux adolescentes, Sarah-Maude se défend bien de faire de la littérature à l'eau de rose. D'ailleurs, le choix des couvertures des romans a été fait sur un critère bien clair : pas de rose,



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

« Mon propos est féminin, mais j'essaie de ne pas aller dans les extrêmes », résume l'auteure de *Cœur de slush* et de *Lèche-vitrines*.

pas de paillettes. « *Je ne veux pas que ce soit de la chick-lit. Mon propos est féminin, mais j'essaie de ne pas aller dans les extrêmes. C'était important pour moi d'aborder le premier amour et de montrer que ça ne marche pas nécessairement comme tu veux au début, mais que c'est pas nécessairement désagréable ou l'enfer non plus. C'est un sujet que j'avais le goût de nuancer. Quand je lisais des romans pour ados, je me rendais compte qu'on présentait soit le grand amour, soit la grosse peine d'amour, la belle sexualité ou la laide. Ça allait trop dans les extrêmes. Moi, j'ai eu une adolescence douce, mais en montagnes russes. Dans les petits drames de l'adolescence, il y a beaucoup de beau. C'est pas tout noir ou tout blanc* ».

On retrouvera d'ailleurs cette Billie dans un troisième opus présentement en chantier. Prise dans son ensemble, la série a ainsi des airs de roman d'apprentissage où on peut voir évoluer l'héroïne en âge, en force, traversant avec courage les travers de la vie. « *Ce troisième roman est encore plus proche de*

*moi. Ça se passe quelques mois après la suite de Lèche-vitrines. Billie va prendre un coup de vieux. Dans le bon sens. Elle va prendre de la maturité et sera plus indépendante* ».

Entre l'écriture de cette suite et la coscénarisation des épisodes du *Chalet* présentés sur les ondes de Vrak, l'auteure planche sur le scénario du film tiré du roman *Cœur de slush*, qui sera produit par Crystal film. Au-delà de l'excitation première qu'elle ressent de voir son livre porté à l'écran, elle est par ailleurs consciente de l'effet entraînant que la mise à l'écran peut avoir sur la durée de vie du livre. « *Le film aide, c'est sûr. C'est encore plus générique pour le lecteur. Je ne pense pas que c'est nécessaire, mais je crois que ça peut prolonger l'envie de lire et de relire le livre. C'est un gros coup de pouce pour que ce soit encore plus marquant, pour que les jeunes le gardent plus longtemps, qu'ils s'en inspirent longtemps. C'est un gros cadeau* ».

Collaboratrice  
Le Devoir



SALLE BOURGIE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS

| 12                       | 13                       | 14                       | 15                       |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| janvier<br>2016<br>19:30 | janvier<br>2016<br>20:00 | janvier<br>2016<br>16:00 | janvier<br>2016<br>14:00 |

ARIONBAROQUE.COM — 514 355-1825

Arion  
Orchestre Baroque

LES  
PLAISIRS!

ŒUVRES DE TELEMANN,  
GEMINIANI ET BACH

Chef invité : Alexander Weimann, clavecin (Canada)  
Soliste : Vincent Lauzer, flûte à bec



La Fondation Arte Musica présente

# 16 17 SALLE BOURGIE

ÉLÉGANCE ANGLAISE  
Mercredi 11 janvier - 19h 30

RICHARD EGARR, clavecin  
Œuvres de BYRD, PURCELL et TALLIS

Le charismatique chef de l'ACADEMY OF ANCIENT MUSIC visite Montréal avant son concert à guichets fermés au Carnegie Hall.

CHAGALL SUITE  
Mercredi 25 janvier - 19h 30  
EMMANUELLE BERTRAND, violoncelle  
PASCAL AMOYEL, piano  
Srul Irving GLICK *Chagall Suite*  
BLOCH *De la vie juive*  
BLOCH *Méditation hébraïque*  
Un programme soigneusement choisi qui reflète la vie et l'art de Chagall.

GIDON KREMER et la Kremerata Baltica  
Mardi 7 février - 19h 30  
*Another Russia*  
Œuvres de MOUSSORGSKI, A. PÂRT, TCHAIKOVSKI et WEINBERG  
L'exceptionnel violoniste et son prestigieux orchestre célèbrent vingt ans de complicité avec une tournée internationale. De la visite rare!

Billets et programmation complète  
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTREAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

## CULTURE › LIVRES

FICTION CANADIENNE

## La Saskatchewan entre le Far West et le Grand Nord

Entre jeux vidéo violents et crystal meth, Annette Lapointe offre un récit dur puisant dans la réalité d'une sous-culture méconnue

CAROLINE JARRY

Ce premier roman traduit en français de la Canadienne Annette Lapointe est un roman qui vous secoue durement, vous tient en haleine et vous plonge dans la déprime avant de vous ramener à la surface, vers une rédemption inattendue. Un roman sombre qui n'appartient pas à la catégorie des lectures « agréables », mais un très bon et nécessaire roman, qui nous fait découvrir la Saskatchewan des petites villes périphériques, mi-endormies, mi-sauvages, où les jeunes se défoncent au crystal meth dans l'indifférence générale, quelque part entre le Far West et le Grand Nord.

Bienvenue dans la vie de Rowan Friesen, héros improbable de 26 ans, trafiquant de drogue, voleur de pharmacies et de camps de pêche qui revend son butin sur Internet. Un « travail » plus lucratif qu'il n'y paraît, puisqu'il gagne plus en un après-midi que ce que gagne en un mois son amant enseignant dans une école secondaire. Il a déjà passé cinq ans de sa vie en prison, dont 18 mois pour avoir mis le feu à son école, à 16 ans, avec Macon, son premier amant, qui sombre ensuite dans la maladie mentale.

Comprenons que Rowan est peu susceptible au premier abord de gagner la sympathie du

lecteur. Une fois campé le personnage, cependant, l'histoire révèle peu à peu les détails de sa vie, autant de circonstances atténuantes qui vont expliquer d'où il vient et révéler son humanité. Mère victime d'inceste, père schizophrène, errance de quelques années avec sa mère sur la côte pacifique et épisodes de négligence grave. Retour en Saskatchewan à 13 ans, où il connaîtra son oncle et son grand-père et la vie rude des cow-boys qui font l'élevage de bétail et qui perdent souvent des doigts en maniant le lasso.

En toile de fond, une Saskatchewan semi-rurale où l'histoire affleure un peu partout: celle des Métis et du soulèvement mené par Louis Riel — « *il y a cent vingt ans, c'était la guerre, par ici* » —, celle des fermiers mennonites et celle des Indiens qui vivent dans des réserves inondées en vendant dans les *pawn shops* pour 50 \$ leurs *jackets* en peau d'original incrustés de petites perles, que Rowan va revendre à Chicago pour 800 \$. Et beaucoup de crystal meth, mais ça, il n'en consomme plus car la drogue est devenue trop dangereuse — « *au début, elle était l'œuvre d'un scientifique dément; aujourd'hui, c'est devenu juste dément et plus du tout scientifique [...], une drogue concoctée à partir de pilules contre le*

*rhume et de fertilisants agricoles* », n'importe quoi pourvu que ça gèle.

## Une réalité nouvelle

Histoire déprimante? Loïn de là, plutôt le portrait d'une réalité qui ne dit pas son nom parce qu'on ne l'a pas encore nommée, d'une jeunesse perdue qui se cherche, et d'une nouvelle sous-culture qui émerge, largement ignorée par la culture médiatique dominante. Jeux vidéo violents, musique punk et grunge (le roman est sorti en anglais en 2006), bandes dessinées où les superhéros sont devenus fous, séries télé de science-fiction et *geeks* qui fabriquent des robots dans leur garage.

Curieusement, l'homosexualité de Rowan n'est pas vraiment un problème ici, ce qui surprend dans ce milieu semi-rural. Plusieurs scènes de sexe sont très crues, mais n'apparaissent pas déplacées. C'est à la fois fascinant et profondément perturbant de découvrir cette jeunesse paumée qui ne semble plus croire à grand-chose. Le monde change et plus rien n'est comme avant; ouvrez les yeux, semble nous dire Annette Lapointe, sans porter de jugement. Et pourtant, tout n'est pas noir dans ce roman qui va progressivement avancer vers plus de lumière.

Un mot sur le style d'Annette Lapointe et sur la

traduction de Michel Vézina: l'auteure écrit dans une langue familière et souvent parlée, mais précise et efficace. La traduction rend bien ce style, mais force parfois le trait. Ainsi, les ados qui s'ennuient (« *bored* ») en anglais se « *font chier* » en français. On note aussi des imprécisions dans la version française qui rendent la compréhension de certaines phrases malaisée; ainsi, « *she shed her skin that year* » (elle a changé de peau cette année-là) devient « *elle cachait sa peau cette année-là* ».

Agée de 38 ans, Annette Lapointe a un doctorat en littérature canadienne contemporaine et enseigne l'anglais au collège régional de Grande-Prairie en Alberta. Ce premier roman (qui a été suivi d'un deuxième encore non traduit) avait été salué par la critique en 2006 et retenu sur la première liste de finalistes pour le prix Giller. Un succès que pourrait alimenter désormais son nouveau lectorat francophone.

Collaboratrice  
Le Devoir

## VOLÉ

★★★★

Annette Lapointe  
Traduit par Michel Vézina  
Éditions XYZ  
Montréal, 2016, 350 pages

FICTION QUÉBÉCOISE

## Soupirs de l'exil

De la Roumanie à Montréal, Alina Dumitrescu explore nostalgie et décalages linguistiques

CHRISTIAN DESMEULES

Depuis longtemps, raconte Alina Dumitrescu, « *le sang de la France glougloutait* » dans ses veines.

Il y circulait déjà lorsque, sous Ceausescu, elle vivait dans sa campagne roumaine, au sein d'une famille religieuse et protestante où on allait parfois jusqu'à cacher les bibles dans les ruches. « *Heureusement, tout le monde a peur des abeilles et tout policier n'est pas apiculteur.* »

La France et la langue française, c'était l'ailleurs, l'autre côté du mur. Un mur que des compatriotes comme Cioran et Ionesco (élu en 1970 à l'Académie française) avaient déjà franchi en éclaireurs. Peut-être même était-ce en France qu'elle aurait dû naître? « *Derrière les frontières fermées, impénétrables, je me faisais mon cinéma.* »

C'est depuis son exil près de trente ans plus tard, en français mais toujours à cheval entre deux langues, que la narratrice de ce récit, qui revendique son statut de fiction, exhume le passé et mesure l'expérience de l'exil. Un exil, à l'évidence, qui ne s'est pas incarné exactement comme dans les scénarios qu'elle avait échafaudés...

Venue rejoindre son frère qui y vivait depuis quelques années, elle est débarquée à Montréal avec ses deux valises réglementaires et un enfant — en plus de quelques livres dans les valises, dont *Les confessions* de Rousseau et *L'expédition du «Kon-Tiki»* de Thor Heyerdahl.

« *La rue glacée sent la lessive, ma nouvelle vie sent la lessive, le hall d'entrée sent la lessive* », se souvient-elle de ses premières années ici, alors que le bourdonnement des abeilles avait été remplacé par le cliquetis léger des premières coque-relles s'enfuyant dans les cuisines de son exil.

À travers de courtes notations, des réflexions



LOUIS DESJARDINS

Le récit d'Alina Dumitrescu est bien servi par un humour léger à travers lequel filtre aussi l'expérience d'avoir grandi dans un régime totalitaire.

un peu obliques, un condensé de souvenirs d'une enfance roumaine et d'observations montréalaises, *Le cimetière des abeilles* prend la mesure du décalage de l'auteure, à l'affût de ses petites insuffisances.

En s'appuyant sur des rêves d'évasion — du village où elle a grandi, de la Roumanie verrouillée, de sa langue maternelle —, le récit est bien servi par un humour léger à travers lequel filtre aussi l'expérience d'avoir grandi dans un régime totalitaire. Au milieu de cette « *France-en-Amérique* » où elle vit aujourd'hui, Alina Du-

mitrescu lance un soupir en forme de bilan nostalgique où les pertes et les gains forment un drôle d'équilibre.

Collaborateur  
Le Devoir

## LE CIMETIÈRE DES ABEILLES

★★★★

Alina Dumitrescu  
Triptyque  
Montréal, 2016, 190 pages

PREMIER ROMAN

## Quête d'identité au nord de la Corée du Sud

La plume singulière d'Élisa Shua Dusapin fait d'*Hiver à Sokcho* une œuvre délicate et raffinée

FABIEN DEGLISE

Il suffit parfois d'une seule personne pour nous aider à nous découvrir et d'un *Hiver à Sokcho* pour sceller cette rencontre salutaire et identitaire dans cette petite ville portuaire du nord de la Corée du Sud, à quelques kilomètres à peine de la frontière avec la Corée du Nord. Territoire étrange pour l'étrangeté d'une connexion.

Il y a elle, la narratrice, Franco-Coréenne qui n'a appréhendé sa part européenne que dans le fantasme d'un père qu'elle n'a jamais connu. Elle bosse dans une pension ordinaire, mentionnée dans aucun guide touristique. À la cuisine.

Lui, c'est Yann Kerrand, la fin de la quarantaine, de la Normandie, bédéiste de son état, venu chercher l'inspiration dans l'exotisme de l'ailleurs. Il est déterminé à ne pas mener son projet à terme. « *Je crois que j'ai peur de perdre un monde sur lequel je n'aurais plus de pouvoir une fois qu'il sera terminé* », dit-il.

Entre poulpes caramélisés avec des échalotes, Choco Pie, fugu — ce poisson à la chair mortelle si on ne sait pas bien le découper —, promenade sous la neige et à des températures en dessous de moins



YVONNE BÖHLER ÉDITIONS ZOÉ

En Suisse, la jeune romancière franco-coréenne Élisa Shua Dusapin vient de recevoir le prix Robert Walser du premier roman.

20, les deux âmes vont se rapprocher l'une de l'autre, dans cette fascination distante qui s'installe parfois entre deux destins forcés de cohabiter dans un lieu.

L'écriture de cet *Hiver à Sokcho*, honoré en 2016 du prestigieux prix Robert Walser du premier roman en Suisse, est singulière, à l'image de son auteure, Élisa Shua Dusa-

pin, 24 ans, née d'un père français et d'une mère sud-coréenne. Délicate, portée par des phrases ciselées et le métissage des mots qui racontent, à la convergence des cultures, la langueur du temps qui passe, le froid, la chaleur qui se dégage des foyers d'une cuisine, l'isolement, la fluidité de l'encre sur du papier, elle trace les contours, donne cette texture à un environnement social et affectif d'une puissance étonnante, où l'une va chercher à exister réellement par l'autre.

« *Il m'avait fait découvrir quelque chose que j'ignorais, cette part de moi, là-bas, à l'autre bout du monde* », dit la narratrice, « *roulée en fœtus sous la couverture* » de son lit, au terme d'un récit d'une élégance exemplaire qui, lui, révèle quelque chose de plus qu'une identité composite: une romancière typée, une plume distincte, le premier fragment d'un tout émergent dont la perspective est forcément réjouissante.

Le Devoir

## HIVER À SOKCHO

★★★★

Élisa Shua Dusapin  
Éditions Zoé  
Genève, 2016, 140 pages

## BÉDARD

SUITE DE LA PAGE E 1

« *Collectivement, ça va mal* », rappelle cette lectrice endurcie d'information, et elle se souhaite par ironie, nous souhaite, bonne chance en 2017.

Elle s'affiche politisée et réfute l'idée que la génération Y, sa génération, est apolitique, elle qu'on associe souvent à la résignation ou à l'indifférence. Si elle aime vivre à une époque où l'ouverture et l'entraide sont encore possibles, elle préférerait qu'il n'y ait pas autant de préjugés, signe, à ses yeux, d'un manque de curiosité.

Cette maman — « *uniparentale* », précise-t-elle — n'aime pas les étiquettes, surtout celle qui ferait d'elle, parce qu'elle est une femme, une écrivaine féministe. « *Poétesse, c'est une insulte* », clame-t-elle dans un rare moment de rage. « *Parce que tu es une femme, tu dois défendre le fait que tu es une femme? Mettons que je tiens ça pour acquis et que je ne m'excuse pas de prendre la parole. Je peux-tu?* »

Littéraire sur la place publique, créatrice dans l'âme, cette Laurie Bédard. Et manuelle par-dessus tout. « *Ce qui m'intéresse, c'est de toucher à la matière* », explique celle qui a étudié en arts plastiques au cégep et qui rénove des cuisines à l'occasion.

Elle vénère le livre papier, le préfère à la tablette. Raffole courir les bouquineries, dans l'espoir de trouver un trésor. « *Un bon dimanche pour moi, dit-elle, c'est de faire le tour des librairies.* »

Toucher l'objet, le papier, la matière, comme elle dit, est à ce point primordial qu'elle évite le plus possible le clavier.

« *J'écris à la main. Je retravaille le texte, je recopie à la main. Tout est à la main. À la fin du processus, je le mets [sur l'ordinateur] en deux jours. Je suis vraiment quelqu'un qui a besoin de toucher. Le langage, je le vois comme un matériau.* »

## Voir la réalité

Laurie Bédard confie avoir toujours écrit, avoir toujours eu un carnet dans lequel griffonner des lignes. Mais elle n'a jamais rêvé d'un recueil de poèmes. Elle imaginait une pièce de théâtre, a constaté en l'écrivant qu'il s'agissait de poésie. Elle pense à se lancer dans un roman, mais a aussi déjà écrit pour des chorégraphes. Chez elle, les genres littéraires n'ont pas de frontières, doivent tous être explorés.

L'important est d'écrire, de « *questionner la matière* ». Les mots, la syntaxe, le rythme. Et de le faire en toute lucidité, avec un œil sur le monde qui l'entoure.

« *[Je propose] une traduction du réel, une autre perspective sur la réalité. Si je m'attarde à des choses du langage, à la matière, ce n'est pas pour exprimer quelque chose, mais pour prendre le temps d'observer comme il faut* », dit cette admiratrice d'Elena Ferrante (*L'amie prodigieuse*).

Le thème de la nuit lui a été soufflé par le désir de montrer ce qui est caché, ce qui est invisible ou dans le noir. « *J'aime voir la nuit comme le moment où les aliments du réfrigérateur prennent vie* », commente celle qui invite à lire le titre de son recueil comme il nous plaît. Une danse, un travail nocturne, une virée des bars, peu importe.

Laurie Bédard, tant l'écrivaine que la personne, s'abreuve d'authenticité. Elle confie d'ailleurs manquer parfois de tact, tant la sincérité lui paraît primordiale.

« *J'avais envie de dire: voilà ce qui se passe, dit-elle au sujet de son recueil. Tu peux le voir ou non, broder des fleurs autour si tu veux, mais c'est ça quand même. Pas envie de poésie avec des fioritures.* »

« *car l'aurore est une ordure / qu'il faut parfumer d'odeurs fortes / et de café noir* » (extrait de *Nu, le chaos*).

Collaborateur  
Le Devoir

## RONDE DE NUIT

Laurie Bédard  
Le Quartanier  
Montréal, 2016, 76 pages

## CULTURE › LIVRES

## De l'encre sur la Chine

L'empire du Milieu en trois regards loin des clichés habituels

CHRISTIAN  
DESMEULES

« **C'**est quoi, au juste, être jeune ? Être jeune, c'est avoir plus d'avenir que de passé », suggère le narrateur de *Nouvelle Jeunesse*, le troisième roman du Français Nicolas Idier. C'est donc dire que, malgré sa civilisation millénaire et sa population vieillissante, la Chine est encore jeune.

Mais comme toute réalité sociale, l'univers chinois est multiple, complexe, difficile à saisir à partir de catégories toutes faites — et occidentales. Et les rêves de liberté des Chinois risquent d'être avalés par le même horizon tranquille qui nous guette tous, hommes, femmes, êtres humains : l'infini bonheur de consommer.

Malgré les obstacles — comme le *hukou*, une sorte de passeport intérieur qui discrimine les citoyens selon le lieu de naissance —, en trente ans, le taux d'urbanisation de la Chine est passé de 20 à 50%. Théâtre d'une urbanisation effrénée, 400 nouvelles villes ont ainsi vu le jour en Chine depuis 1978. Selon le recensement de 2010, 129 villes comptent plus d'un million d'habitants : plus de la moitié des Chinois sont aujourd'hui des urbains.

## L'art chinois de la suggestion

Syndicaliste, environmentaliste, championne d'échecs ou entrepreneurs visionnaires : *Les jeunes Chinois. Une génération*, d'Edgar Dasor, donne ainsi la parole à certains de ces jeunes nés dans les années 1980 et 1990, prenant le pouls de leurs conditions de vie et de leurs aspirations. Sortis depuis peu de la pauvreté — et parfois aussi de leur pays —, ils ont une vie qui semble parfois se résumer à une course à obstacles. En particulier pour les artistes...

C'est qu'en Chine, traditionnellement, l'art doit donner à voir des images améliorées, positives, de la réalité — tout en demeurant tributaire du politique. Il doit représenter « le bon et le beau ». Xi Jinping, l'actuel président de la République populaire de Chine, a déjà lui-même rappelé que l'art doit être comme « des rayons du soleil depuis le ciel bleu et la brise dans le printemps ».



MUHAMMED MUHEISEN

En Chine, selon le recensement de 2010, 129 villes comptent plus d'un million d'habitants : plus de la moitié des Chinois sont aujourd'hui des urbains.

Il doit servir à « inspirer les esprits, [à] réchauffer les cœurs et [à] nettoyer les styles de travail ».

Cette mainmise du politique sur les intellectuels relève d'une longue tradition de l'esthétique chinoise, théorisée par le confucianisme, qui légitimait déjà la censure il y a 2500 ans. Et là où un Occidental « dit les choses », les auteurs chinois ne font souvent que suggérer. Au lecteur de comprendre... Grand spécialiste français de la Chine, ami de Georges Bataille, secrétaire de Dubuffet, Jacques Pimpaneau nous propose, avec *Chine. Histoire de la littérature*, une sorte d'anti-histoire de la littérature chinoise — d'abord parue en 1989, elle vient d'être rééditée en poche. Fascinant et indispensable.

## D'une révolution à l'autre

Nicolas Idier, lui, déroule en fiction et en accéléré quarante années d'histoire de la Chine, depuis la mort de Mao en 1976 jusqu'à nos jours. Français et sinologue né en 1981, il a été attaché culturel auprès de l'ambassade de France en Chine entre 2010 et 2014. Dense et électrique, irrigué d'un bout à l'autre par la poésie chinoise d'hier ou d'aujourd'hui, *Nouvelle Jeunesse* s'ouvre sur la mort tragique de Feng Lei (*Vent et tonnerre*), un artiste célèbre, poète et étoile noire de l'underground chinois.

Sa trajectoire complexe, lui qui fut frappé en moto à Pékin par un taxi illégal conduit par un sosie de Mao, est un concentré des richesses et

des contradictions contemporaines de la Chine, loin des clichés. Né des amours d'une étudiante anglaise et d'un jeune poète chinois dissident à la fin des années 1970, Feng Lei est aussi le petit-fils d'une légende du rock anglais, à tu et à toi depuis le berceau avec Patti Smith, Andy Warhol et les plus grands collectionneurs d'art de la planète.

Avec ses yeux vairons (un œil noir, l'autre bleu), le regard qu'il porte sur le monde est porteur de sa dualité profonde. Revenu à Pékin à l'âge adulte, réapprenant le mandarin, il va rapidement intégrer un collectif de musiciens performeurs baptisé « Nouvelle Jeunesse », en hommage à un groupe de jeunes réformateurs chinois au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Vite élevé au statut de *rock star*, électron libre toléré, sorte de mélange entre Ai Weiwei, Rimbaud et David Bowie, il incarne le spectre meurtri des révolutions — autant la révolution culturelle que les événements de la place Tiananmen. Sa vie, celle de ses parents et celle de ses amis, leur soif de liberté, *Nouvelle Jeunesse* les passe au tamis d'une fiction allusive qui essaie de faire sens des bouleversements dont la jeunesse actuelle est le produit.

Une génération atomisée qui n'a jamais connu, contrairement à leurs parents, l'expérience tragique et soudante des gardes rouges, mais qui est peut-être en train, qui sait, de fomenter une autre révolution culturelle : « Il n'y a rien de plus utile que la contrainte pour apprendre l'amour de la liberté. »

## NOUVELLE JEUNESSE

★★★ 1/2  
Nicolas Idier  
Gallimard  
Paris, 2016, 368 pages

LES JEUNES CHINOIS  
UNE GÉNÉRATION

★★★  
Edgar Dasor  
Ateliers Henry Dougier  
Paris, 2016, 144 pages

CHINE  
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE

★★★★  
Jacques Pimpaneau  
Philippe Picquier  
Paris, 2016, 656 pages

mai

ECLECTIK  
10<sup>E</sup> ÉDITIONWELCOME  
TOCOMMISSAIRE LARA KRAMER  
MAÎTRE DE CÉRÉMONIE JIMMY BLAISINDIAN  
COUNTRY

© Chelsea Liggatt

Performances, installations et courts métrages créés par 15 artistes autochtones

Daina Ashbee / Jeff Barnaby / Buffalo Hat Singers  
Marco Collin / Lara Kramer / Soleil Launière / Caroline Monnet  
Emilie Monnet / Taqralik Partridge / Kathia Rock

20.01 + 21.01

Billetterie 514 982-3386 / [m-a-i.qc.ca](http://m-a-i.qc.ca)

## CULTURE › LIVRES

ESSAI QUÉBÉCOIS

## Jean-Claude Ravet, l'homme révolté

Le fougueux directeur de la revue *Relations* s'oppose avec style au désert néolibéral

LOUIS CORNELIER

Dans le monde québécois des idées, Jean-Claude Ravet est un oiseau rare. Intellectuel de gauche de haut vol dont l'univers est habité par les pensées des Camus, Lévinas, Arendt, Benjamin et Patocka, le rédacteur en chef de l'indispensable revue *Relations* s'inscrit du même souffle dans la tradition d'un catholicisme de combat, inspiré par la théologie de la libération. « *La véritable question qui devrait tarauder un croyant, écrit-il, n'est pas tant de savoir s'il y a une vie après la mort, mais s'il y a une vie avant la mort. Et d'engager sa vie pour que cela soit.* »

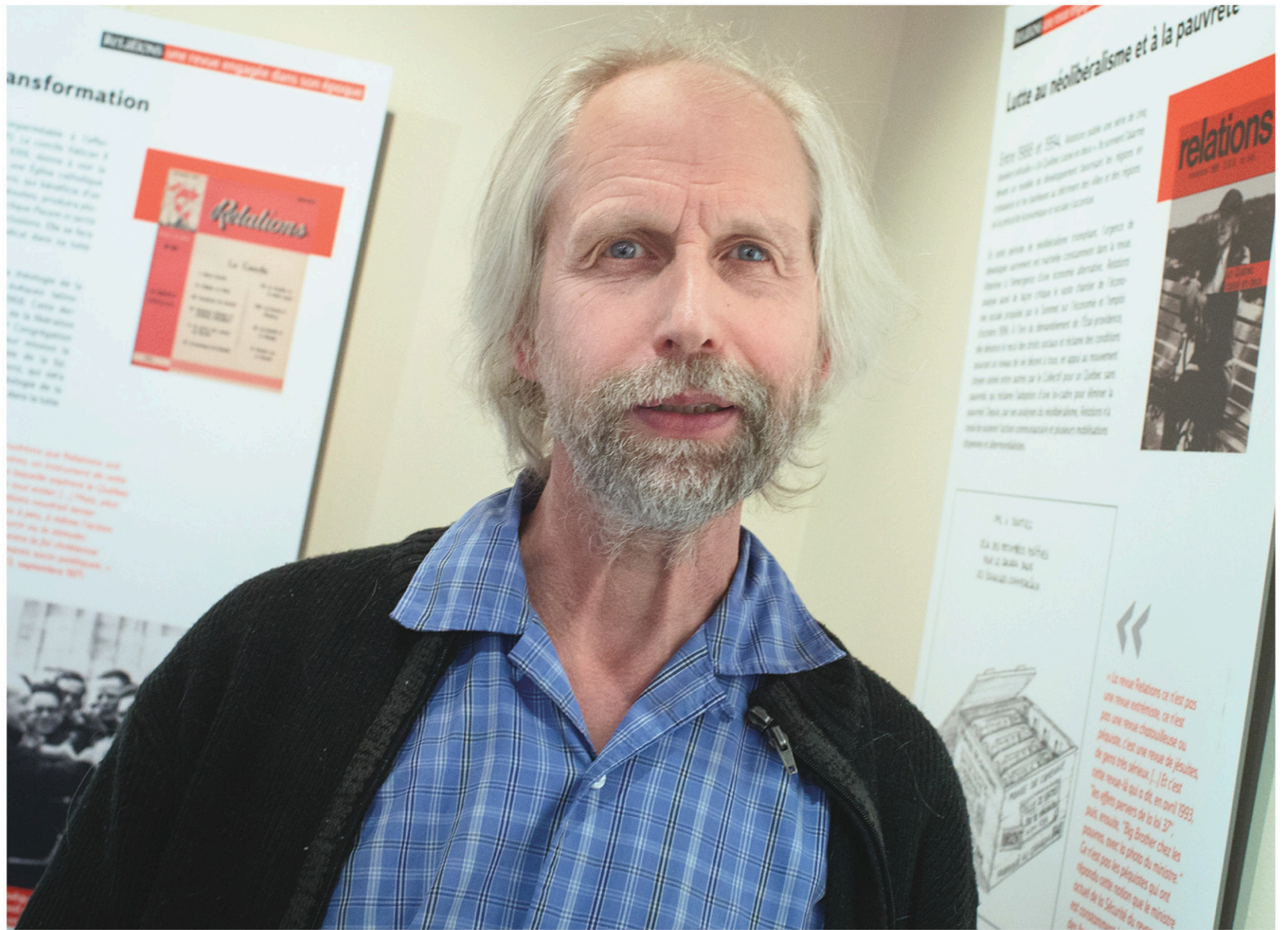
Recueil de ses meilleurs textes parus, principalement dans *Relations* et dans *Le Devoir*, depuis une quinzaine d'années, *Le désert et l'oasis* n'est pas une lecture de divertissement. Rédigés dans une langue de feu pleine de fulgurances, les essais de Jean-Claude Ravet ont la littérature bouleversante, somptueuse et parfois abstraite des textes prophétiques. « *Les œuvres d'art, écrit l'essayiste en en faisant l'éloge, ne sont pas faites pour être consommées. Elles consomment plutôt.* » On peut en dire autant de ce livre.

Depuis sa jeunesse, Ravet, né en 1954, a joint le geste à la parole. Dans les années 1970, au sein d'une petite fraternité franciscaine, il participe à la réinsertion des détenus à Montréal, avant d'aller vivre dans une communauté de l'Arche, en France. Militant antimilitariste, il vit dans un bidonville du Chili, dans les années 1980, et participe à la lutte contre la torture pratiquée par le régime Pinochet. De retour au Québec en 1990, il se marie, termine une maîtrise en sociologie et devient père de quatre enfants. Son combat pour « *la résurrection de la dignité humaine au cœur du monde* » se poursuit, depuis 2000, à la revue *Relations*.

Le désert évoqué dans le titre de son ouvrage renvoie à l'idéologie dominante actuelle, obsédée par l'esprit de conquête et de maîtrise, qui impose « *un rapport au monde de l'ordre de l'utilitaire et du fonctionnel* ». Le monde et les êtres, dans cette logique instrumentale, deviennent « *un inventaire de ressources* » à exploiter, au nom d'une croissance qui a perdu de vue les fins humaines. Les profondes injustices qui résultent de ce processus sont alors considérées comme des fatalités auxquelles il faudrait s'adapter.

## Contre le réalisme d'adaptation

Ravet ne s'y résout pas et propose, contre ce qu'on nous présente comme l'ordre naturel des choses, d'embrasser une éthique de la révolte. « *Cette éthique, explique-t-il, est indignation convertie en courage de remettre en question la fabrication compulsive de mar-*



Avec une langue de feu pleine de fulgurance, Jean-Claude Ravet nous invite à embrasser une éthique de la révolte.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

chandises et la reproduction frénétique d'individus contraints à trouver leur raison d'être dans la fonctionnalité consciencieuse, la productivité assidue, si ce n'est dans leur consommation boulimique.»

Contre le « *réalisme d'adaptation* », cette « *bonne conscience des salauds* », selon la formule de Bernanos, Ravet en appelle à une réhabilitation du politique comme lieu « *du combat de la liberté contre l'injustice* », espace d'humanisation par « *la parole partagée et l'action collective et concertée* », de même que par une éducation dont la finalité ne doit pas être « *la fabrique de techniciens sans âme* », mais le développement d'un « *rapport particulier au monde* » et aux autres, dans la conscience de leur fragilité constitutive et d'une quête de sens partagée.

L'art, dans cette éthique de la révolte, travaille en synergie avec le politique en brouillant

la logique du calcul et du contrôle, en arrachant « *les choses et les êtres à la servitude d'être utiles et efficaces* », en nous forçant à « *être attentifs à notre présence au monde* » et à la transcendance, c'est-à-dire au sens qui nous dépasse et gît au cœur de l'existence.

La révolte de Ravet s'abreuve aussi à la source de « *la mémoire subversive et libératrice* » de Jésus, ce « *Dieu incarné et crucifié comme un esclave rebelle, séditeux [...] solidaire des opprimés* ». Pâques, écrit l'essayiste inspiré, « *c'est se tenir debout* » auprès des opprimés, en clamant que nous voulons être, par la médiation du politique, de l'art et de la spiritualité, les gardiens de nos frères.

Le grand thème négligé de cet ouvrage est la question nationale, trop vite évoquée et traitée comme un enjeu secondaire par rapport au combat contre le « *Capital* ». Ravet, au passage, traite Mathieu Bock-Côté en adversaire, alors

que les idées de l'un et de l'autre, malgré certains désaccords, ont beaucoup en commun. Une conversation publique entre ces deux intellectuels ardents et brillants serait salutaire au grand débat québécois.

Jean-Claude Ravet, malgré la constance de son activité intellectuelle à *Relations* depuis quinze ans, reste malheureusement méconnu. Ce livre dense et tranchant, d'une éclatante beauté littéraire, confirme que sa voix puissante doit être entendue au-delà du désert.

louisco@sympatico.ca

## LE DÉSERT ET L'OASIS

★★★★

Jean-Claude Ravet

Nota bene

Montréal, 2016, 202 pages

ESSAI FRANÇAIS

## Dans la réinvention permanente des sexes

Le psychanalyste Vincent Bourseul se met à l'écoute des identités sexuelles pour mieux en résoudre l'énigme

ISABELLE BOISCLAIR

On sait le rôle de la psychanalyse dans la fondation de l'ordre sexuel et la prégnance de la vulgate freudienne (qui ne retient ni les nuances ni les ambivalences du fondateur) sur les conceptions rigides de l'identité sexuelle dans la pensée commune. Mais voilà, au moment où les identités sexuelles prolifèrent, on finit par assister à une ouverture, entreprise déjà par Sabine Prokhoris qui, en 2002, dans *Le sexe prescrit*, remettait le sexe à sa place de signifiant. Vincent Bourseul poursuit la réflexion et suggère d'accueillir la diversité, prônant le maniement du concept de genre dans la cure.

À la suivre, il faut d'abord admettre que la qualification même d'une « *hétérosexualité ou une homosexualité ou une bisexualité* » a partie liée avec la « *différence des sexes en tant que croyance* » et, par-delà, reconnaître que « *de savoirs sur le sexe, nous avons surtout des croyances* ». Ensuite, il faut prendre acte du fait que « *la réinvention des sexes est permanente* » et que le genre est la matrice imaginaire-symbolique par laquelle ils sont sans cesse redessinés. C'est pourquoi la psychanalyse aurait tort de l'ignorer.

Réfléchissant d'abord au concept lui-même, puis rappelant son aventure tumultueuse avec la discipline, l'auteur exa-

mine ensuite quelques « *cas* » à la lumière de la « *clinique du genre* » : un homme enceint, un jeune homme trans, et l'épidémie de sida dans la communauté gaie. Élargissant la perspective, il revisite d'autres « *cas* », dont celui de Sidonie, une lesbienne traitée par Freud, et celui du mythe de Tiresias, lequel nous confirme que « *le sexe est une instance imaginaire, dont l'identité sexuelle témoigne, mais qui demeure une création psychique que nous préférons envisager avec le genre dans une définition réciproque* ». Au terme de l'exposé, Bourseul propose un outil de repérage de ce qui se produit dans la cure, faisant se croiser le genre, le sexe et la sexualité avec les registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique, où chacun des premiers termes conjugués avec les seconds prend tour à tour la forme d'un objet, d'une instance et d'un processus.

## La différence des sexes est une métaphore désuète

« *Comment comprendre que sur les sexes, sur ceux qui sont différents au-delà de leurs différences apparentes, nous en soyons toujours à espérer que la métaphore initiale persiste à organiser le vivant?* » demande le psychanalyste. De toute évidence, la métaphore de la différence des sexes est désuète pour se saisir de la diversité proliférante des identités sexuelles.

Or la cure doit écouter « *celui ou celle venu-e pour dire, pour remettre la main sur la piste unique, inouïe, des sexes telle qu'il ou elle s'en est constitué-e* ». L'analyste, soutient Bourseul, a le devoir de « *tend[re] la page d'écriture du sexe nouveau* » à la personne analysée. « *Ainsi le genre permet de réinventer les sexes et non plus seulement de renouveler la sacro-sainte différence des sexes dont nous nous débrouillons si mal en psychanalyse. Ainsi le genre nous encourage tout simplement à nous en passer, de cette différence des sexes, pour préférer créer le sexe nouveau.* » Le but de la cure n'est-il pas de soulager la personne analysée « *des encombrements suscités par les accumulations de sexe symbolique?* »

Finalement, c'est la main-mise de la psychanalyse sur l'identité sexuelle — et la sexualité — qui se trouve remise en question. Et c'est bien à une reconnaissance de la diversité des identités sexuelles — cis, trans et queer — que nous invite Bourseul dans le contexte de la polémique autour du « *mariage pour tous* », en soutenant à ceux et celles qui sont les cibles de la haine.

Collaboratrice  
Le DevoirLE SEXE RÉINVENTÉ  
PAR LE GENRE

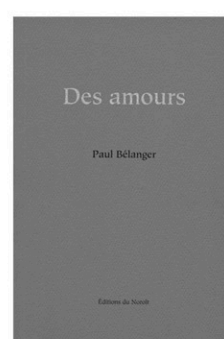
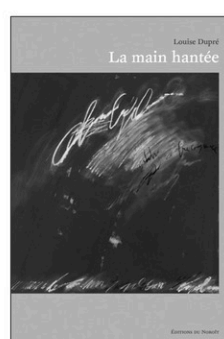
★★★★

Vincent Bourseul

Éditions Érès

Toulouse, 2016, 230 pages

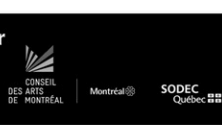
## LOUISE DUPRÉ et PAUL BÉLANGER – POÈTES



## Rencontre

Jeudi 12 janvier  
19 h 30

Contribution suggérée: 5 \$

Librairie indépendante de quartier  
2653 Masson, Montréal, QC  
514 849-3585

| P                       |  | Gaspard LE DEVOIR                                   |      |
|-------------------------|--|---|------|
| PALMARÈS                |  | Du 26 décembre 2016 au 1 <sup>er</sup> janvier 2017 |      |
| RANG                    | AUTEUR/ÉDITEUR                                       | CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)                |      |
| <b>Romans québécois</b> |  |   |      |
| 1                       | La femme qui fuit                                    | Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles        | 1/14 |
| 2                       | L'Autre Reflet                                       | Patrick Sénécal/Alire                               | 2/9  |
| 3                       | Conversations avec un enfant curieux                 | Michel Tremblay/Leméac                              | 3/8  |
| 4                       | La fois où... j'ai suivi les flèches jaunes          | Amélie Dubois/Les Éditions réunies                  | 4/9  |
| 5                       | Les chevaliers d'Antarès • Tome 4 Chimères           | Anne Robillard/Wellan                               | 6/7  |
| 6                       | Sur les berges du Richelieu • Tome 2 La faute...     | Jean-Pierre Charland/Hurtubise                      | 8/9  |
| 7                       | Danger! Femmes en SPM                                | Catherine Bourgault/Les Éditions réunies            | -/1  |
| 8                       | L'amour au temps d'une guerre • Tome 3 1945...       | Louise Tremblay-D'Essiambré/Guy Saint-Jean          | -/1  |
| 9                       | Sur les berges du Richelieu • Tome 1 La tentation... | Jean-Pierre Charland/Hurtubise                      | 9/5  |
| 10                      | Le plongeur  | Stéphane Larue/Quartanier                           | 5/2  |
| <b>Romans étrangers</b> |  |   |      |
| 1                       | La chimiste  | Stephane Meyer/Lattès                               | 1/5  |
| 2                       | Le piège de la belle au bois dormant                 | Alafair Burke   Mary Higgins Clark/Albin Michel     | 3/6  |
| 3                       | Intimidation   | Harlan Coben/Belfond                                | 6/9  |
| 4                       | Délirs mortels                                       | Kathy Reichs/Robert Lafont                          | 2/12 |
| 5                       | L'homme qui voyait à travers les visages             | Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel                  | 4/18 |
| 6                       | Chanson douce  | Leïla Slimani/Gallimard                             | 7/7  |
| 7                       | Si tu me voyais comme je te vois                     | Nicholas Sparks/Michel Lafon                        | 5/16 |
| 8                       | Les nouveaux amants                                  | Alexandre Jardin/Grasset                            | 8/8  |
| 9                       | La fille dans le brouillard                          | Donato Carrisi/Calmann-Lévy                         | -/1  |
| 10                      | L'amie prodigieuse                                   | Elena Ferrante/Gallimard                            | 10/2 |
| <b>Essais québécois</b> |  |   |      |
| 1                       | En as-tu vraiment besoin?                            | Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean                | 1/11 |
| 2                       | Le code Québec                                       | J.-M. Léger   J. Nantel   P. Duhamel/Homme          | 2/14 |
| 3                       | Le témoin  | Lino Zambito/Homme                                  | 3/8  |
| 4                       | Les yeux tristes de mon camion                       | Serge Bouchard/Boréal                               | 4/9  |
| 5                       | Et si la beauté rendait heureux                      | François Cardinal   Pierre Thibault/La Presse       | 5/11 |
| 6                       | Je ne sais pas pondre l'œuf, mais je sais quand...   | Josée Blanchette/Flammarion Québec                  | 8/14 |
| 7                       | Un présent infini                                    | Rafaële Germain/Atelier 10                          | 6/6  |
| 8                       | Les superbes   | Collectif/VLB                                       | 7/4  |
| 9                       | Politiques de l'extrême centre                       | Alain Deneault/Lux                                  | 9/4  |
| 10                      | L'état du Québec 2017                                | Collectif/Del Busso                                 | -/1  |
| <b>Essais étrangers</b> |  |   |      |
| 1                       | Sapiens. Une brève histoire de l'humanité            | Yuval Noah Harari/Albin Michel                      | 1/46 |
| 2                       | La puissance de la joie                              | Frédéric Lenoir/Fayard                              | 3/4  |
| 3                       | Guide des égares                                     | Jean d'Ormesson/Gallimard                           | 4/8  |
| 4                       | 7 façons d'être heureux ou les paradoxes du...       | Luc Ferry/XO  | 6/2  |
| 5                       | Qui gouverne le monde? L'état du monde 2017          | Collectif/Découverte                                | 5/14 |
| 6                       | Le pouvoir au féminin. Marie-Thérèse d'Autriche      | Élisabeth Badinter/Flammarion                       | 2/3  |
| 7                       | Laëtitia ou la fin des hommes                        | Ivan Jablonka/Seuil                                 | 8/9  |
| 8                       | Toutes ces grandes questions sans réponse            | Douglas Kennedy/Belfond                             | -/1  |
| 9                       | Sous le drapeau noir. Enquête sur Daesh              | Joby Warrick/Cherche Midi                           | 7/4  |
| 10                      | De l'âme   | François Cheng/Albin Michel                         | 9/5  |

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.